

L'art et l'eau

Marc Leblanc

Volume 5, numéro 1, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leblanc, M. (1988). Compte rendu de [L'art et l'eau]. *Espace Sculpture*, 5(1), 34–35.

police m'a envoyées n'ont pas d'importance, ils m'ont promis de nous couvrir de balles si l'on continuait d'insister. Mais seulement, je n'en tiendrai pas compte. S'ils ne me rendent pas Carlos, ils devront me prendre aussi...

The installation is complemented by an audio recording, in Spanish and French, describing her life and the circumstances leading to her death. An excerpt: *Le rapport gouvernemental disait que cette mort résultait des blessures subies lors de l'accident (de voiture)... Elle avait des marques de coups sur sa poitrine. Ses sous-vêtements étaient couverts de sang. Le bébé n'avait pas de marques apparentes. Mais aux funérailles, nous avons remarqué que les ongles de ses doigts avaient disparu.*

Amanda Hale and Lynn Hutchinson have worked together for four years, both as artists and solidarity workers. Hutchinson spent a year in Guatemala, a small country which borders the south of Mexico, where a military coup in 1954 was followed by more than three decades of brutal repression, culminating in the current civil war.

At the artists' lecture which opened the exhibit, Hutchinson and Hale emphasized that they wanted their work to focus on the personal issues of people involved in activist politics. "I wanted the (Recuerdo) room to resonate with the absence of this woman", Hale said. According to the artists, Rosario's drive was not politically trained and her personal involvement with the G.A.M. came about only after she became so obsessed with finding her missing husband that she was not concerned about herself or her baby boy.

Cuarto de Los Recuerdos succeeds in effectively telling the story of Rosario's life and communicating the horror of her death. The recuerdos themselves created for me an atmosphere charged with both tender sentimentality and political messages. As Hale intended, I felt the absence of Rosario Godoy de Cuevas and was left with a sense of the intense sadness the members of the G.A.M. must feel at the loss of their loved ones.

My only complaint is that I was confused about one of the messages of the piece: that somehow the Recuerdos Room is not only about one woman's plight but also about the experience of the majority of the Guatemalan people. The artists' statement underlines the economics of the Guatemalan situation: *...80% of the land and economy is in the hands of 2% of the people... poverty, disease, malnutrition and military violence are rampant... Disappearances are... designed to stifle the social unrest which rises out to the injustice and social inequality upon which the government relies.*

The materials used to frame the Recuerdo Room, old lumber covered with peeling paint and torn tar paper, while having strong symbolic meaning about death and the decay of a society, also suggested to me that Rosario lived

in the poverty that we have come to associate with the lives of most Third World people in oppressive regimes.

The problem here is that Rosario could hardly be considered a member of the impoverished class. She was a university-educated woman, a teacher in a country in which over half the women can neither read nor write and only a very few have access to higher education. Most of the women in Guatemala struggle daily to provide enough food and clean water for their families and eke out a living by taking care of a few animals or a small plot of land. They are often malnourished, a situation made worse by many repeated pregnancies. By comparison, Rosario's struggle was much different; the morning of the day she died, she drove her two-year-old son to a psychiatrist because he was having nightmares about death. The fact that she was a woman of some privilege does not lessen the tragedy of her death, but by using materials linked symbolically with the



L'art et l'eau, du 21 juin au 21 août 1988, Lac Boivin, Parc Daniel-Johnson, Granby



Yves Gendreau, L'archipel, 1988. Tourbe, terre, contre-plaqué, polystyrène expansé, plastique. Lac Boivin, Granby. Photo: Paul Archer.

Lorsqu'en art il est question d'intégration, on pense, à prime abord, à des oeuvres liées à l'architecture. Depuis quelques années, toutefois, des artistes se sont aventurés plus loin, *indexant* des lieux à première vue surprenants, qu'on pense à Walter de Maria et à ses installations au milieu du désert!...

Parmi ces artistes travaillant sur le territoire, certains ont choisi "l'eau" comme support de leurs oeuvres: Christo enveloppant des îles à Miami ou Smithson et sa jetée en spirale...

À Granby, cet été, c'est aussi sur l'eau que s'est déroulé un événement original: six artistes invités à réaliser une intégration, "sur" le Lac Boivin, à une vingtaine de pieds de la berge, comme une présence insolite au milieu des baigneurs et des véliplanchistes!...

poor, the artists risked giving a confused message. I would have been more comfortable if the class issue, one raised, have been dealt with somehow.

During the duration of the *Cuerdo* exhibit, from April 30 to May 22, 1988, Galerie Powerhouse also exhibited *There Is No Other Way To Say This*, an installation of printed textiles and paintings by Wilma Needham from Halifax, a rich, sensual and powerful representation of the plea of the Guatemalan village people to preserve their culture. In addition, Powerhouse organized, in collaboration with the *Comité d'appui au peuple du Guatemala*, a series of films and slide presentations about Guatemala. The end result for me of their thoughtful programming and quality exhibits was a revived interest in Central American issues and an appreciation of the personal tragedy of at least one remarkable Guatemalan woman.

SUSAN O'DONNELL

Mis sur pied par le Haut 3e Impérial, un regroupement d'artistes, et coordonné par Yves Gendreau, c'était là en fait le premier événement d'art actuel régional à Granby. Tout en se voulant un reflet du dynamisme des artistes en région, la manifestation visait à décloisonner l'univers de l'art en le rendant accessible à un plus large public. Des installations sur le lac qui venaient compléter le "paysage artistique" du Parc Daniel-Johnson puisque non loin de là sont déjà érigées des sculptures de Roger Lapalme et du groupe Barrage.

Pour les artistes, il s'est agi de relever un défi des plus passionnants, celui d'ajuster leur démarche artistique à l'environnement d'un lac, de mettre en relation l'oeuvre et l'eau. Les sculptures, flottantes ou montées sur pilotis, se devaient de conserver une préoccupation écologique en même temps que de pouvoir affronter les éléments naturels (pluie, vent...).

Pierre Tardif, pour sa part, a axé sa recherche sur les rapports étroits qui existent entre l'homme et l'eau. Découpées dans du verre teinté et transparent, des formes humaines, "Les baigneurs", émergeant de l'eau ou nageant, se trouvaient en contact étroit avec l'élément liquide, ils en faisaient partie intégrante. "L'archipel" de Yves Gendreau se voulait un jeu d'opposition entre des îles qui sont un espace de terre entouré d'eau, et le lac, espace d'eau entouré de terre. La proposition de Robert Chicoine, "Or Philos", misait sur l'effet de miroitement de la surface du lac et tentait d'explorer le support lui-même (eau), sa profondeur, sa réaction en tant que liquide.

"L'archelyre" de Jacques Després, sorte d'embarcation instrumentale *jouant* des airs provoqués par le vent, n'était pas sans rappeler les gondoles de Venise, mais avec le vent ici

comme musicien! Hannah Franklin, elle, avec ses deux colonnes penchées (Pise!) et se réfléchissant sur (dans) la surface, voulait décrire l'évolution du temps et l'impact de la civilisation sur la nature. Danyèle Alain, finalement, avait conçu des huttes sur pilotis rappelant les habitations primitives d'un mini-village. Faites de toiles très colorées fixées à de longs piquets de frêne (leur permettant de bouger légèrement sans se briser), elles s'allumaient le soir venu pour créer tout autour un aura de lumière.

Situées à un peu plus de 200 pieds l'une de l'autre, les oeuvres représentaient un "attrait touristique" certain et un point de curiosité. Si elles étaient formellement bien intégrées à l'environnement, elles avaient de plus cette qualité indéniable de constituer une intégration à un autre niveau, celui de l'art dans le quotidien immédiat des vacanciers. Comme si, au moment où dans les grandes villes les galeries d'art étaient presque toutes fermées, la sculpture s'était déplacée pour continuer "d'être" et ce, même durant le temps des vacances!

MARC LEBLANC



Art et littérature féministes

Du 7 au 26 juin 1988

Espace 205, Galerie Dare-Dare, La Galerie du SAC

"Les Images et les Mots", quelle heureuse coalition! Du visuel à l'écrit, deux disciplines s'interpellaient et s'affirmaient pendant que Montréal accueillait du 14 au 19 juin la 3e Foire internationale du livre féministe.

Cette exposition était une initiative de Rachel Boucher et Sylvie Cotton, toutes deux membres du Centre de diffusion d'art multidisciplinaire. Ce centre, fondé en 1985, a d'abord mis sur pied la Galerie Dare-Dare. Son objectif principal est de faire la promotion et la diffusion des oeuvres de jeunes artistes et plus particulièrement celles des femmes.

L'événement *Art et littérature féministes* présentait trois catégories d'artistes: celles qui écrivent, celles qui juxtaposent les écritures et les images, et celles qui "visualisent" l'écriture. Le premier volet rendait hommage à Jovette Marchessault et Mary Meigs, deux auteures d'ici connues pour leur imaginaire s'ouvrant sur des univers absolument "féminins". Ensuite, dix-sept artistes québécoises et canadiennes exposaient dans les deux autres espaces. À souligner la grande attention portée sur l'aménagement des lieux et l'excellente cohabitation des oeuvres. Le "Mail Art" représentait le dernier volet: des femmes d'environ douze pays -Chine, Allemagne, Israël, Mexique...- participaient et soixante lettres, dessins, collages, photos, livres, étaient exposés dans le hall de la 3e Foire internationale

du livre féministe. Un art en circulation dans un lieu de passage...

Selon l'idéologie des organisatrices de l'exposition, "la notion de féminisme serait ici liée à une "pensée/vision" reconnaissante de l'apport socio-culturel des femmes écrivantes qui permet éclatement, identification, mouvement".

Dans les oeuvres exposées, la parole est un déploiement de sens et l'enthousiasme, dans le rapport que les femmes entretiennent avec l'art, répond pour chacune à une motivation intérieure. Avec cette source profonde, elles sont hors des esthétiques de la modernité qui met en relation le sujet/objet de regard ou l'économie du rapport de production. Dans ce contexte "je" prétends que l'oeuvre des femmes est une subjectivité "objectale", dans le sens qu'elle rend visible le lieu, l'attachement à l'autre ou à la matière qui devient ainsi porteuse d'un sens humain. L'art et la littérature m'apparaissent comme étant la rencontre de deux "sujets" qui s'interpellent dans un même lieu.

Lors de l'ouverture de l'événement, Ginette Bernier a démontré avec justesse dans une



Diane Giguère, *Sans titre*, 1988. Peinture-objet, carton pâte, acrylique, objets, extraits de *Comme deux femmes peintres* de Louise Warren. 25 x 64 x 93cm. Photo: Marik Boudreau

installation-performance très simple le découpage du réel et des mots/images. Elle avait disposé des piles de papier côte à côte le long d'un mur. Au cours de la performance elle détiendait les papiers, épinglant au mur les bandelettes mobiles et sur celles-ci des images étaient projetées. L'artiste créait des plans, les images prenaient du volume et ce découpage faisait entrer notre regard dans les lieux de l'écriture et de l'image. On entendait un texte enregistré comme une voix murmurant à l'oreille. Dans cette performance il y a l'image

des mots qui s'empilent et s'entassent. Ils s'échappent en images, comme des éclairs lumineux qui se projettent sur des surfaces que l'on choisit d'étendre soi-même. Elles sont aussi des portes qui s'ouvrent sur un monde où se donne à voir le support de la voix, le lieu où l'écrit se fait.

Dans une installation intitulée "Paysage pour Suzanne Lamy" (papier moulé), Lucie Duval inscrit dans un fragment d'espace les mots de l'écrivaine. Un dialogue entre l'espace montagneux et les mots qui le traversent demeure gravé dans le temps du récit ou du *récif*.

L'installation de Diane Giguère est conçue avec un extrait de "Comme deux femmes peintres" de Louise Warren. Elle trace un parcours où deux espaces se rejoignent par un élément précis, une barque, qui se sépare en deux lorsque le premier espace rectangulaire est franchi. La barque a atteint l'autre rive, et réapparaît entière sur l'île juxtaposée. Des éléments relient les trois barques: des petits bois flottant sur l'eau, une échelle. Les mots sont inscrits dans l'oeuvre sur la couleur bleue...

D'autres oeuvres encore, d'Hélène Sarrazin, de Persimmon Blackbridge, d'Hélène Roy, de Louise Massé, etc...

Mais par-delà les oeuvres, il y a peut-être des gestes inadéquats à nommer. Dans le cahier accompagnant l'exposition, le texte de Pascale Beaudet est ambigu. Elle introduit le deuxième volet de l'exposition en apportant un aspect de l'histoire de l'art strictement au masculin et elle poursuit avec les oeuvres des femmes sans revenir à ce long prologue. Que voulait-elle vraiment signifier? Que l'histoire de l'art "du passé" est celle des hommes et que les femmes font l'histoire au présent? Si tel était le cas, la proposition aurait dû être clairement énoncée. Quand on pense à toute l'énergie que les femmes ont déployé pour "faire notre histoire", il faut agir avec prudence, la continuité est entre nos mains.

MADELEINE DORÉE



Biennale nationale de céramique

14 juin au 28 août 1988

Galerie d'art du Parc Manoir de Tonnancour Trois-Rivières.

Il existe dans la production artistique actuelle un intérêt renouvelé pour la matière, le physique de l'oeuvre. Le verre, le bois, la céramique retrouvent un sens, une signification dans le faire, mais aussi dans le dire de l'art. Préséance du matériau, mais du matériau travaillé, exalté, imprégné de signes, tracé de la main de l'artiste pour en retrouver la sensualité délaissée, négligée depuis quelques années; en